

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 37

Artikel: John Brown
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179427>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteuro vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

John Brown.

Lundi dernier, on lisait dans les rues de Lausanne une grande affiche annonçant pour le lendemain, à l'occasion du congrès international des travailleurs, une soirée dramatique ayant pour objet la lecture d'un drame historique, de M. S. Charnal, intitulé :

LE GIBET DE JOHN BROWN.

Le mouvement artistique s'est ainsi manifesté au congrès, dans le sens humanitaire. Les travailleurs doivent avoir aussi leur poésie et leur littérature.

Voici quelques détails biographiques sur John Brown qui trouveront ici leur place et que nos lecteurs liront sans doute avec intérêt :

John Brown était un de ces rudes travailleurs américains que leur éducation dans une société libre rend propres aux occupations les plus diverses. Elevé comme trappeur dans les forêts de l'Ouest, il se fit successivement tanneur, berger, marchand de laines, fermier ; souvent aussi il changea de résidence, habitant tour à tour le Connecticut, l'Ohio, l'Etat de New-York, la Pensylvanie, et, dans ses voyages de commerce, il traversa l'Atlantique pour visiter l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Revenu d'Europe en 1849, il s'établit près du village de North-Elba (New-York), dans un froid vallon des montagnes d'Adirondack, et là, aidé de sa vaillante femme et de ses six enfants, il se mit à défricher le sol et à soigner le bétail.

Plein du sentiment de ses devoirs envers la société, Brown voulait, avant tout, travailler au bonheur de ses compatriotes et contribuer à la grande œuvre de l'amélioration du genre humain. La haine de l'injustice le pénétrait, et, dans ses conversations, il ne cessait de rappeler les souffrances des faibles et des opprimés.

Dès l'âge de douze ans, lors d'un voyage qu'il fit en Virginie, il s'était juré, en voyant battre un petit nègre à coups de fouet, que, pendant toute sa vie, il serait du parti des faibles contre les forts. Sa ferme était devenue une des stations les plus importantes de ce « chemin de fer souterrain » par lequel les esclaves fugitifs des Etats du Sud s'échappaient vers le Canada. John Brown les accueillait en frères, leur donnait des vivres pour la route, et, s'armant de sa carabine, les accompagnait la nuit par les sentiers des bois jusqu'à la demeure de l'affilié le plus voisin.

Après avoir tenu un conseil de famille, vers la fin de l'année 1854, John Brown et ses fils décident qu'ils abandonneront la terre libre des Etats du Nord pour aller s'établir au Kansas, sur la frontière du pays d'esclavage. C'est à la fois par la charrette et le fusil qu'ils veulent travailler à la conquête de ce nouveau territoire : en cultivant eux-mêmes le sol, ils opposeront une barrière aux envahissements des planteurs et maintiendront la dignité du travail manuel ; en défendant leurs champs par les armes, ils permettront à des colons pacifiques de s'établir dans les terres encore incultes de l'Ouest et de grossir la population libre. C'était une guerre à mort entre les deux sociétés qui se heurtaient sur les bords du Kansas. D'un côté arrivaient les Missouriens, traînant après eux leurs chiourmes d'esclaves ; de l'autre, venaient les travailleurs *yankees*, défrichant eux-mêmes le sol, ouvrant des écoles dans les clairières à peine ouvertes, établissant des imprimeries sous les arbres de la forêt. Les planteurs décrètent une constitution d'Etat, faisant de l'esclavage la « pierre angulaire » de leur société ; les abolitionnistes en votent une autre, affirmant que la servitude est « la somme de toutes les infamies. » Les esclavagistes brûlent les cabanes des pionniers ; ceux-ci font des incursions dans le Missouri pour libérer les noirs ; les bandes armées se rencontrent sur la frontière ; pendant de longues années le sang ne cesse de couler. Dans cette lutte implacable entre l'esclavage et la liberté, nul chef de partisans ne fut plus audacieux, plus infatigable que « le capitaine » John Brown. Dans ces combats incessants, il perdit un de ses fils, un autre devint fou ; mais, à la fin, il eut la joie de voir que les abolitionnistes l'emporteraient. La population libre du Kansas ne cessait de s'accroître, les esclavagistes ne se hasardaient plus à passer la frontière ; l'institution servile, définitivement limitée du côté de l'Ouest, allait subir sa première grande défaite aux Etats-Unis.

John Brown, déjà près d'atteindre sa soixantaine, aurait pu jouir en paix de son triomphe ; il aurait pu cultiver ces champs arrosés du sang de ses fils et songer, enfin, à s'amasser une petite fortune pour ses vieux jours ; mais il aimait trop les opprimés du Sud pour ne pas leur dévouer ce qui lui restait de vie. Il résolut d'exécuter un projet qu'il nourrissait depuis vingt ans, celui de se transporter en plein pays ennemi pour émanciper en grand. Accompagné de trois de ses fils, de deux gendres et de quelques

hommes de cœur, il alla s'établir dans une ferme abandonnée, située en pays d'esclavage, près de la ville virginienne de Harper's Ferry, et pendant plusieurs mois il y fit secrètement ses préparatifs militaires pour sa grande œuvre de libération. Son plan était de s'emparer de l'arsenal de Harper's Ferry, de couper les lignes de chemins de fer qui convergent vers ce point, puis de se jeter dans les gorges des montagnes pour harceler les bandes organisées par les planteurs. Il comptait pouvoir tenir, dans cette contrée sauvage, des Alleghanys, jusqu'à ce qu'enfin les esclaves, soulevés par milliers, eussent pu conquérir leur liberté.

Le premier coup réussit parfaitement. A la tête de sa petite bande de 21 hommes, dont 5 noirs et 16 blancs, Brown s'empara, pendant la nuit, de l'arsenal, occupa le pont du chemin sur le Potomac et fit une soixantaine de prisonniers. Durant toute la première moitié du jour suivant, il resta maître d'une ville de 5,000 habitants ; mais dans le désir de convaincre la population qu'il ne voulait faire aucun mal à ses captifs et qu'il demandait seulement la liberté d'un esclave pour la rançon de chacun d'eux, il commit la faute de ne pas abandonner l'arsenal à temps pour se jeter dans les montagnes. Avant le soir, 1,500 hommes de troupes, accourus des villes voisines, entouraient l'édifice dans lequel s'étaient retranchés les abolitionnistes. La bande héroïque diminuait peu à peu : Kagi, le lieutenant de Brown, est percé de balles et son cadavre flotte dans la rivière ; un fils et les deux gendres tombent à ses côtés ; un autre fils est mortellement frappé, mais Brown garde toute sa force d'âme, et tandis que d'une main il caresse son fils mourant, de l'autre il prépare son arme pour vendre chèrement sa propre vie. Enfin, l'arsenal est envahi et le vieux héros tombe, percé de coups de sabre et de baïonnette.

Cependant, il n'était point mort. Les propriétaires d'esclaves eurent encore la satisfaction de le charger de chaînes, de lui faire un simulacre de procès et de le condamner à la pendaison. De nombreux esclavagistes, parmi lesquels une femme et l'acteur Booth, qui devait plus tard tuer le président Lincoln, réclamèrent comme une faveur insigne de servir de bourreau ; divers Etats du Sud se disputèrent le privilége de fournir le chanvre auquel on suspendrait l'abolitionniste. L'Etat de la Caroline du Sud, celui qui possédait le plus d'esclaves, fut déclaré digne de cette distinction, et le 2 décembre 1859, la corde, envoyée de Charleston, pendait, en effet, au gibet de John Brown. Avant de monter sur l'échafaud, le vieillard se pencha sur le nourrisson d'un esclave qui se trouvait dans la foule et lui donna son dernier baiser : c'était là son adieu à la vie.

La mort de Brown fut célébrée comme un grand triomphe par les fouetteurs d'esclaves. Ils ne craignaient plus rien désormais, car le gouvernement fédéral leur avait prêté son appui, et, dans les Etats libres du Nord, bien rares étaient ceux qui avaient eu le courage de se déclarer pour la cause du vaincu. Il est vrai, le vieux Brown du Kansas n'était plus ;

mais son gibet et ceux de ses compagnons se dressaient à l'entrée de la terre d'esclavage. De toutes les parties de la République on voyait, comme un symbole de guerre à outrance, la sinistre rangée de ces corps pendus et mutilés marquer la frontière entre les deux groupes ennemis de la population américaine.

En effet, la guerre éclata bientôt. Sept cent mille hommes y perdirent la vie, plus de deux millions de combattants y furent blessés ; des populations entières moururent de misère et de faim, de vastes provinces furent dévastées ; les immenses richesses accumulées dans les domaines des planteurs, par plusieurs générations d'esclaves, furent presque entièrement détruites. Mais aussi, quand la terrible lutte se termina par la victoire des citoyens libres du Nord, la servitude était enfin abolie ; quatre millions de noirs qui, la veille, étaient de simples marchandises, étaient devenus des hommes ; la République, débarrassée de son crime, s'était mise aussitôt, par ses progrès de tout genre, à la tête des nations civilisées. Et, dans cette immense victoire, John Brown, mort avant la guerre, fit peut-être plus que tous les autres, car c'était sa mémoire qui inspirait les abolitionnistes blancs et les 180,000 noirs combattant dans l'armée du Nord.

Les sonnettes.

On sait l'extension qu'a prise l'emploi des sonneries électriques entre les diverses pièces d'une maison, dans les hôtels, les cafés, les administrations, par exemple. La cloche primitive, mise en mouvement par un fil de fer qui doit suivre dans toute sa longueur les capricieux détours d'une foule de corridors, a peu-à-peu cédé la place à cet appareil si simple, qui ne se manifeste que par un joli bouton blanc sur lequel on appuie légèrement pour transmettre instantanément l'appel à deux, trois étages de distance. Mais voici qu'à peine mise en possession d'une si utile application, l'électricité est menacée de se voir supplante par un agent très commode, pas cher et qui se trouve partout : l'air. Le système Sparre, représenté à l'Exposition universelle par la maison Walker, de Paris, est déjà en usage dans plusieurs ministères et se trouve installé, si nous ne nous trompons, depuis plus d'une année, à l'hôtel Gibbon et à l'hôtel du Grand-Pont, à Lausanne.

Imaginez un tuyau en plomb, pareil aux conduites de gaz, reliant les deux pièces qui doivent communiquer entre elles par une sonnerie ; à chacune des extrémités, une poire en caoutchouc ; le tout rempli d'air. Quand vous pressez l'une des poires, l'air comprimé se rendra dans celle qui est à l'autre extrémité et la fera gonfler ; une petite plaque métallique placée à faible distance de cette seconde poire sera soulevée et son mouvement communiqué à un petit marteau frappant sur un timbre. La pile électrique est supprimée, et son entretien disparaît par ce fait, ainsi que les interruptions auxquelles peut donner lieu la discontinuité du con-